

# prisonniers du chaos

Roland Godel

Roman



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

Extrait de la publication

# prisonniers du chaos

**Roland Godel**

**Roman**

Illustration de couverture  
de Véronique Figuière



EDITIONS  
THIERRY  
MAGNIER

**Maxime passe ses premières vacances sans sa famille dans une île du Sud. Au programme, plage et balades avec Maria et Ange, les enfants de la logeuse. Un nuage noir stagne dans le ciel, inquiétant. Sans prévenir, un ouragan s'abat sur l'île, noyant les vallées, bouleversant le paysage, effaçant les repères. Les trois enfants, partis en excursion en montagne, sont bloqués, isolés de tout. Ils vont ainsi marcher, grimper, escalader des jours entiers. Au retour, rien ne sera plus pareil...**

Collection animée par Soazig Le Bail,  
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

# **prisonniers du chaos**

«Mets-moi comme un sceau sur ton cœur,  
comme un sceau sur ton bras;  
car l'amour est fort comme la mort,  
ses ardeurs sont des ardeurs de feu,  
une flamme de l'Éternel.  
Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour,  
et les fleuves ne le submergeraient pas.»

Bible, Cantique des cantiques



# 1

Le vent brûlant fouette ma nuque et m'assèche le gosier. Accoudé au bastingage du pont supérieur, à la poupe du grand navire blanc, je fixe le large sillon d'écume phosphorescente qui file comme une autoroute vers l'horizon. Sous les rayons du soleil couchant, la mer ressemble à un champ de flammes. Une nuée de goélands poursuivent le bateau en poussant leurs cris rauques; ils planent majestueusement puis, à tour de rôle, piquent sur les eaux bouillonnantes pour remonter aussitôt, le bec garni d'une proie aux reflets argentés.

Autour de moi, des vieux se sont installés sur des chaises en plastique pour fumer à l'air libre. Je les observe par-dessus mon épaule. Ils ont la peau épaisse, basanée; leurs nuques sont ridées et leurs crânes coiffés de casquettes avachies ou de panamas rôtis par le temps. Ils ne parlent pas; leurs regards paraissent suspendus dans le vide.

L'un d'eux finit par me remarquer. D'un geste paresseux, il lève sa cigarette pour me faire voir comme elle rougeoie dans la brise.

Ouvrant une bouche édentée, il s'exclame:

– Les femmes se croient malignes, jeune homme! La mienne m'a toujours envoyé griller mes tiges sur le pont, même quand c'était encore permis de fumer à l'intérieur. Elle sait bien qu'ici, c'est le vent qui avale mon goudron et ma nicotine. Mais ce qu'elle ignore, c'est que, du coup, je m'en tape trois fois plus!

Ça lui arrache un rire éraillé qui se prolonge en quinte de toux et s'achève par un reniflement caverneux. Gêné, je me plonge dans la contemplation de l'ongle de mon pouce, que j'ai réussi aujourd'hui à ronger jusqu'au sang.

Difficile de croire que ce matin je me réveillais dans notre maison douillette de Saint-Hislaire. Maman avait ouvert les volets en claironnant:

– Voilà le grand jour, mon chéri! Le début d'une aventure dont tu te souviendras toute ta vie!

Enfoui sous mon duvet, j'avais risqué un coup d'œil à l'extérieur. Fichu grand jour: un ciel de plomb, une pluie drue qui tambourinait sur le rebord de la fenêtre; et cette méchante boule qui était venue s'installer dans le creux de mon ventre avec la ferme intention d'y accomplir un séjour prolongé...

Puis il y avait eu le long trajet vers l'aéroport dans la limousine de papa. Toujours ce crachin glacial qui n'en finissait pas de doucher le bitume

de notre petite ville du Nord depuis le début de l'été.

Tout en augmentant la vitesse des essuie-glaces, mon père avait bougonné:

– Encore un été pourri! Je ne me souviens même plus à quand remonte le dernier mois d'août à peu près potable...

Ma mère avait eu un rire forcé:

– Et à Noël... tu te rappelles? Quand tu as sorti les skis de la cave, il faisait si doux qu'on aurait pu faire brouter les vaches sur l'alpage... Tu veux bien me dire quel péché nous avons commis pour mériter ça?

Se tournant légèrement vers moi, mon père avait soufflé:

– Au moins toi, Maxime, tu es certain de trouver le soleil et la chaleur. Veinard, va!

Recroquevillé contre la portière, je dessinais du bout de l'index des figures sinistres sur la vitre embuée. À l'avant, maman continuait de jouer les guillerettes:

– Allons, ne fais pas cette tête! Tu vas vivre une belle expérience de vie. Tu nous reviendras plus mûr et plus responsable, comme ton grand frère avant toi!

Papa n'avait pu s'empêcher d'ajouter:

– Ce sont des gens simples qui vivent sainement avec peu de moyens. Si tu profites bien de ton séjour, il t'aidera à mieux comprendre

la valeur des choses. J'aurais aimé bénéficier d'une telle aubaine à l'époque, sais-tu?

Je m'étais contenté de grogner. La valeur des choses... ça, oui, j'en avais entendu parler! La valeur, l'effort, la responsabilité, le mérite: on nous en rebattait les oreilles depuis le berceau, dans ma famille.

Quinze ans, pour mes parents, c'est l'âge de faire un grand tour hors du nid, pour apprendre à être autonome. Voilà pourquoi ils m'envoient passer le mois d'août dans le Sud, sur une île. Ma famille d'accueil nous a été chaudement recommandée par un ami de mon père:

– Ton fils sera en de bonnes mains. Cette femme, Simona Casanova, c'est une personne honnête, propre, de toute confiance. Et très typique, en plus, très «couleur locale». Dépaysement garanti inclus dans le forfait! Bref, ce qui se fait de mieux dans ces contrées, si tu vois ce que je veux dire...

Évidemment, il n'y a que papa pour gober ce que raconte son vieux pote. Moi, je le connais bien, ce tordu: toujours prêt à confier ses gosses au premier fou furieux venu, pour avoir la paix et faire la tournée des grands ducs avec sa pétasse d'épouse!

Un cri d'enfant me tire de ma rêverie:

– Maman, regarde: des poissons volants!

Penché au-dessus de la rambarde, un bambin

montre du doigt un groupe de dauphins qui bondissent et virevoltent à l'unisson. Leur peau grise, lisse et luisante ressemble au plastique de nos sacs à ordures; mais la vue m'est cachée par une horde de touristes qui accourent en caquetant.

Par-dessus leurs têtes, je remarque une tache curieuse, presque noire, suspendue dans le ciel comme un nuage solitaire. Je n'ai pas le temps de m'y attarder: des exclamations fusent à l'avant du pont. Au loin émerge l'île, masse sombre pareille, dans le crépuscule, à une baleine géante.

Durant de longues minutes, le navire longe une côte escarpée recouverte d'une végétation si dense qu'on aperçoit à peine les quelques maisons éparpillées çà et là. L'atmosphère est tellement moite que le paysage est estompé par une brume qui enveloppe les montagnes d'un voile translucide.

Soudain, au détour d'un monticule, apparaît la baie. Une anse large et profonde, dominée par une couronne montagneuse. À droite, une impressionnante falaise plonge à pic dans la mer. Tout au long de sa crête, des bicoques blanches se pressent les unes contre les autres, comme pour se retenir de glisser dans le vide. Tandis que le navire contourne lentement ce promontoire, je découvre peu à peu le port et le village, grappe compacte de maisons de poupées adossées au flanc d'une butte.

Ma gorge se noue. Qu'est-ce que je fiche là, moi, purée? Dans quelle galère mes parents m'ont-ils fait embarquer? Mon grand frère a eu plus de chance quand il a eu quinze ans: son séjour d'apprentissage, il l'a accompli dans une ville, chez des gens modernes et civilisés. Pas dans un trou perdu infesté de barbares!

J'aimerais que tout ça soit un cauchemar; me réveiller dans ma chambre... Mais cette chaleur qui me tombe dessus, à présent que le bateau a ralenti son allure: pas de doute, elle est bien réelle! Et pas plus agréable que le temps de chien que je laisse derrière moi...

Je sens que ça va être l'été le plus pourri de ma vie.

## 2

À l'instant où mes pieds se posent sur le béton du quai de débarquement, la chaleur se transforme en canicule. L'air épais colle mon T-shirt à ma peau et me brûle les poumons. Planté dans cette fournaise d'enfer avec ma valise à roulettes, je regarde les agents de la police du port diriger à coups de sifflet stridents les voitures et les camions qui s'extraient de la proue du ferry.

Brusquement, j'ai la nausée; il y a cette odeur de gaz d'échappement, mais ce n'est pas tout: ça sent les cabinets, le purin. Il faut que je sorte de là, que je traverse cette colonne de véhicules. J'aperçois un attroupement au bout du quai; des gens nous observent en agitant la main. Je réussis à me faufiler entre deux poids lourds et, bientôt, face à la petite foule agglutinée contre une barrière métallique, j'essaie de repérer Mme Casanova, qui est censée m'accueillir à la sortie du bateau.

La foule se disperse peu à peu; bientôt, je suis l'un des derniers à me tenir encore sur le quai. De l'autre côté de la barrière, une fille me fixe de ses grands yeux noirs. Fine comme une liane, elle porte par-dessus sa peau hâlée une tunique délavée qui lui arrive à mi-cuisses.

Levant un bras maigre, elle me hèle:

– C'est toi, Maxime?

J'opine du chef et fais quelques pas dans sa direction. Elle m'étudie de la tête aux pieds, d'un air vaguement dégoûté. Enfin, elle lâche:

– Je suis Maria. C'est moi qui viens te chercher. Ma mère est en train de se faire les cheveux. Tu as toutes tes affaires? Alors allons-y!

Elle ouvre le portillon pour me laisser passer avec ma valise. Je remarque alors un garçon chétif au teint mordoré qui se tient en retrait et me dévisage comme s'il avait affaire à une nouvelle espèce de mammifère.

D'une voix étrangement grave, il me lance:

– Ça pue, hein! C'est toujours comme ça dès qu'il y a trop de touristes qui font leurs besoins en même temps! Mais ne t'en fais pas: les odeurs ne remontent pas jusque chez nous; elles restent en bas, sur le port.

Maria émet un bêlement réjoui.

– Je te présente Ange, mon petit frère. Il aime bien dire les choses sans faire de chichis. Tu t'habitueras. Mais c'est vrai, on n'a qu'une petite station d'épuration, ici; en haute saison, toute la

merde supplémentaire part au large, dans un gros tuyau. En plein milieu de l'été, quand il y a beaucoup de saletés, pas de vent et des mauvais courants dans la mer, une partie de ces affaires revient par ici. Avec la chaleur, tu vois le résultat... J'imagine que chez toi, ça sent la violette et l'encaustique?

– Euh... c'est à peu près ça, si tu veux... Mais bon, pas de problème pour moi!

– De toute façon, tu es là pour te dépayser et apprendre des choses nouvelles, pas vrai? Alors tu peux être content de découvrir déjà l'un des fameux charmes de notre île!

– OK, très marrant! À part ça, j'ai fait dix heures de voyage et je ne dirais pas non à une douche... si ça fait aussi partie des charmes de ton île!

Ange vient s'interposer entre nous. Bras écartés, il s'écrie:

– Hé, vous n'allez pas commencer à vous chamailler le premier jour, vous deux! Allez, on y va maintenant!

La maison est située dans la partie haute du village. C'est une étroite bâtisse blanche de deux étages ornée de volets bleus à la peinture écaillée. Elle est entourée d'un jardinet cerné par un muret de moellons. Trois poules rachitiques déambulent parmi les ronces et les herbes sèches.

Au centre de cette savane se dresse un arbre rond; dans son épais feuillage luisent des fruits jaune vif, pareils à des petites balles de rugby en caoutchouc. Rompant le silence, Maria m'asticote:

– C'est quoi, ces yeux de merlan frit? Tu croyais que les citronniers, ça n'existait que dans les livres d'images? Je te préviens: celui-ci, tu peux l'admirer, mais interdit de toucher! C'est mon arbre; il a été planté l'année de ma naissance et il grandit avec moi. Si tu y poses tes pattes, tu vas m'apporter la scoumoune!

D'un ton plus conciliant, elle ajoute:

– Bon, amène-toi, que je te fasse visiter tes appartements!

Ma chambre se trouve au rez-de-chaussée et s'ouvre sur le jardin. C'est une pièce carrée exiguë. En guise d'aménagement, il y a une table ronde avec deux chaises en plastique, une grande armoire en bois fermée à clé, une cuvette de WC – à peine cachée derrière un panneau en contre-plaqué – et, contre le mur, un lit étroit qui émet un grincement de mauvaise augure quand j'y dépose ma valise.

Je repère aussi ce qui m'intéresse le plus pour l'instant: un coin douche garni de carreaux ébréchés, devant lequel pendouille un voile de plastique à imprimé de girafes roses et jaunes.

– Voilà ton chez-toi! annonce Maria. C'est pas du luxe, mais aucun touriste ne s'est jamais

plaint depuis le temps qu'on loue cette chambre. L'armoire est privée; tu pourras utiliser cette étagère. Je te laisse t'installer et prendre ta douche. Quand tu auras terminé, tu nous rejoindras au premier étage pour dîner. Il faut passer par l'escalier extérieur, de l'autre côté de la maison.

– Pour la douche, je te préviens: c'est pas les chutes du Niagara! stipule Ange dans son dos.

Resté seul, je me débrouille pour entasser mes affaires sur le rayon en formica fixé contre le mur du fond, sous deux posters de groupes de rock anglais et trois photos d'un acteur américain.

Je pose sur la table le téléphone portable tout neuf que maman m'a acheté à l'occasion de ce voyage («Tu n'en abuseras pas, Maxime! Tu ne pars pas là-bas pour papoter avec tes copains!»), puis j'ôte mes habits crasseux et vais tester cette fameuse douche. Ce n'est pas le Niagara, en effet; plutôt une sorte de pipi de chat tiédasse qui coule comme de l'huile sur ma peau poisseuse. Au prix d'un intense travail de savonnage-frotage-rinçage, je finis par me sentir à peu près humain. J'enfile un bermuda et un T-shirt propre et je sors dans le jardin.

Entre-temps, le soleil s'est couché; pourtant il fait encore une chaleur incroyable. À entendre leur concert assourdissant, les cigales adorent ça. Mais quelque chose a changé dans l'atmosphère. Une légère brise s'est levée, qui chatouille ma

peau; dans la lumière orangée du soir, tout a l'air plus beau. Je me rends compte qu'il n'y a pas que des ronces et des herbes sèches: la maison est entourée de lauriers à fleurs blanches, et sur les murs grimpent des branches couvertes de grappes mauves.

Je monte l'escalier en bois et frappe à la porte du premier, qui s'ouvre aussitôt. Devant moi se tient une grosse femme vêtue d'une nuisette qui laisse transparaître ses rondeurs. Sa tête est constellée de bigoudis et sa main potelée agite un éventail. Avec un gloussement joyeux, elle écarte les bras pour me serrer contre sa poitrine.

– Voilà notre petit Maxime! Bienvenue, mon chou! Ça ne te gêne pas que je t'appelle ainsi, n'est-ce pas? Tu as souffert de la chaleur en débarquant, j'imagine. Mais tu sais, même pour nous il fait trop chaud cette année! La chaleur sèche, passe encore, mais avec cette humidité dans l'air, c'est lourd. Des semaines que ça dure; à croire que les tropiques se sont déplacés jusqu'ici! Bref, je cause, je cause, et toi tu as besoin de manger et de te reposer!

Mme Casanova me fait pénétrer dans une pièce encombrée d'un invraisemblable bric-à-brac de bibelots et de meubles dépareillés, au fond de laquelle Ange et Maria sont en train de disposer des couverts sur une longue table en bois.

Les désignant de ses doigts boudinés, la maîtresse de maison enchaîne:

– Inutile de te présenter les enfants, puisque tu les connais déjà. Maria va s’occuper de toi pendant ton séjour; elle est débrouillarde comme personne et elle connaît tout sur cette île. Tu n’auras qu’à lui demander ce que tu veux, mon trésor: elle est là pour t’aider et te conseiller. Je sais que c’est la première fois que tu te trouves loin de ta famille; alors sache que tu es ici chez toi! Tu seras comme un cousin du Nord en visite chez sa tante. N’est-ce pas mes amours? Allez, à table maintenant!

Tandis qu’Ange rayonne de plaisir, l’expression de Maria est tout, sauf cordiale. Si c’est elle qui est censée rendre mon séjour sympathique, ça promet!

Un grincement retentit dans mon dos: à l’autre bout de la pièce, une femme à la peau parcheminée s’extrait péniblement d’un fauteuil en prenant appui sur sa canne. Entièrement vêtue de noir, elle porte un foulard de crêpe par-dessus ses cheveux argentés.

Suivant mon regard, Mme Casanova claironne:

– Je te présente Nanou, ma belle-mère; la mamie des enfants.

La grand-mère me gratifie d’un signe de tête agrémenté de ce qui peut vaguement passer pour

un sourire.

– C'EST LA VIEILLE! C'EST LA VIEILLE!  
rugit Ange.

– Oh je t'en prie, poussin! Ne te formalise pas, Maxime: les enfants appellent souvent leur mamie ainsi; c'est pour rire, c'est affectueux; n'est-ce pas, maman? N'EST-CE PAS, MAMAN, QUE C'EST AFFECTUEUX? Il faut lui parler assez fort: elle est un peu dure d'oreille, tu comprends?

– NON JEUNE HOMME, JE NE SUIS PAS SOURDE! croasse la vieille. Je saisis parfaitement ce qui se dit. Dans cette maison, vois-tu, ils me prennent tous pour une gâteuse. Pas vrai, Simona? Mais je laisse jaser... De toute façon, les jeunes d'aujourd'hui sont bien plus ravagés que moi. Lorsqu'ils s'en rendront compte, il sera trop tard!

Satisfaite de sa tirade, elle la ponctue d'un ricanement goguenard.

Dans un silence pesant, tout ce petit monde prend place autour de la table. Mme Casanova trône à l'une des extrémités, un sourire crispé plaqué sur la bouche; à l'autre bout, Nanou garde le nez baissé sur son assiette, dont elle tambourine le bord de ses doigts tordus par l'arthrose. En face de moi, Ange me dévisage d'un air extasié, comme un jeune chiot, tandis que Maria évite carrément de me regarder.

Bien. Ce premier repas dans ma famille d'accueil promet d'être gratiné!

Je lorgne du coin de l'œil les plats qui garnissent la table, et mon estomac se contracte instantanément: des légumes, des légumes, et encore des légumes! Un festival légumineux, une nature morte multicolore et chatoyante. À croire que ces gens ont fait exprès de réunir à mon intention, pour un effrayant festin de bienvenue, chacun des ingrédients qui ont provoqué chez moi tant de drames domestiques!

Comme je suis bien éduqué – et aussi parce que avant de partir maman m'a fait jurer dix fois de ne pas faire honte à la famille – je tends mon assiette à Mme Casanova en marmottant que je prendrai un petit peu de tout.

Deux minutes plus tard, j'ai peine à croire ce qui m'arrive: voilà que je me régale carrément d'aubergines à l'huile, de tomates garnies de lamelles d'oignon et d'olives noires, de courgettes frites avec de l'ail et du fromage blanc. Tous les mets sont relevés, et ils sont servis froids. Rien à voir avec les légumes flasques, bouillants et fades

de Saint-Hislaire!

Je n'ai pas besoin de me forcer pour assurer Mme Casanova que son repas est excellent; ça la réjouit tellement qu'elle en roucoule d'aise. Mais son plaisir est gâché par la voix grinçante de Nanou:

– Savoure bien ces bonnes choses de la nature, jeune homme! Bientôt, tu risques d'y penser avec nostalgie!

– Je vous en prie, maman! rétorque Mme Casanova. Vous n'allez pas couper l'appétit de ce garçon avec vos idées noires.

Puis, se tournant vers moi:

– C'est à cause de ce climat. Nanou exagère, évidemment; mais c'est vrai que les fruits et les légumes en souffrent. Déjà qu'il n'a pratiquement pas plu durant l'hiver, à présent, avec cette canicule qui n'en finit pas, ça devient difficile. Mais le plus terrible, c'est le risque d'incendie: il suffit d'une étincelle pour faire flamber l'île, avec ses pinèdes. Au printemps, on a vu partir en fumée la moitié d'une montagne; il a fallu faire venir trois avions et deux hélicoptères.

La vieille s'écrie brusquement:

– Le ciel est devenu fou, je vous dis! C'est le CHÂTIMENT! Je l'ai toujours su: l'heure du Jugement dernier approche!

Sur quoi elle lâche un rire sardonique puis, fermant les yeux, s'affale contre le dossier de sa chaise. Pour la première fois depuis le début

du repas, Maria lorgne dans ma direction pour m'adresser une mimique qui semble signifier: «Tu vois, tu aurais mieux fait de rester chez toi!»

Agitant son éventail pour dissiper le malaise, Mme Casanova reprend:

– Ne t'inquiète pas, mon chéri! Les sécheresses, on connaît ça depuis toujours, par ici; ça n'a rien de surnaturel; au contraire: c'est terriblement réel! L'air est humide, mais la terre ressemble au sable du désert. Les sources ne coulent presque plus. D'ailleurs, est-ce que Maria t'a dit que l'eau est rationnée? Il faut éviter de prendre de longues douches, et le réseau est coupé durant la journée, sauf le matin de huit à dix et l'après-midi entre dix-sept et dix-neuf heures. Mais je suis sûre qu'à ton âge on ne s'en fait pas pour ça, n'est-ce pas?

Un peu sonné par la conversation, je marmonne que tout va bien pour moi, que ça ne me dérange vraiment pas. Et puis, je me souviens de cette chose qui m'avait intrigué, sur le pont du bateau.

– À propos du temps, j'ai aperçu un drôle de nuage noir dans le ciel, depuis le navire. Vous savez ce que c'est?

– Ah, tu as remarqué la tache...

La voix de Mme Casanova est assourdie, comme pour éviter de déranger un monstre endormi – ou peut-être craint-elle de nous attirer

encore une sentence de Nanou.

– Eh bien, on ne sait pas exactement d'où ça vient, poursuit-elle. C'est apparu au large il y a trois jours, du côté du levant. Personne n'a jamais vu une chose pareille. Pourtant, les grandes chaînes de télévision n'en disent pas un mot. Les radios de la région parlent d'une... comment déjà? une «zone dépressionnaire localisée», ou quelque chose de ce genre. Va savoir ce que ça signifie!

Ange intervient de sa voix rauque:

– M'man, hier ils ont dit que c'était un phénomène thermique atypique!

– DES TERMITES? siffle la vieille sans ouvrir les paupières. Tu racontes n'importe quoi, mon petit: on n'a jamais eu de termites, ici!

– Mais non, Nanou! DES PHÉNOMÈNES THERMIQUES. C'est à cause de la chaleur; la canicule, quoi...

– PAS BESOIN DE HURLER, PETIT FORBAN! J'ai peut-être un pied au bord de la tombe, mais je ne suis pas encore impotente, contrairement à ce que tout le monde voudrait croire!

– En tout cas, enchaîne promptement Mme Casanova, cette canicule, c'est vrai qu'elle n'est pas tout à fait habituelle, même pour ici. Elle dure trop longtemps, c'est mauvais. Et pour ce qui est de ce machin, là, dans le ciel... il va probablement disparaître aussi mystérieusement qu'il est apparu. En attendant, ça ne change rien à

notre vie de tous les jours. On est attentifs, c'est tout.

– N'empêche que la mairie vient d'interdire aux pêcheurs d'aller jeter leurs filets par là-bas! proclame Ange.

– Oui, c'est vrai... Tu vois, Maxime, les autorités n'ont pas l'air d'en savoir beaucoup plus que nous; un jour on nous dit que ce n'est rien qu'un phénomène je-ne-sais-quoi pour nous rassurer, et le lendemain on nous fait sentir qu'il y a du louche là-dessous...

Je sursaute, car Nanou vient de taper sur la table du plat de la main. La voilà qui braille:

– Les pêcheurs, ils ont intérêt à croire au paradis! Quand la nature se fâche, même le Bon Dieu ne peut pas les sauver! Mon pauvre fils l'a appris à ses dépens, Simona! Tout ça parce qu'il avait refusé de laisser sa barque à quai cette nuit-là, malgré l'avis de tempête, parce qu'il fallait nourrir la famille. À présent, le poisson, tu es presque obligée de le mendier!

– DE GRÂCE, MAMAN! Inutile de tourner le couteau dans la plaie. On peut épargner ça à notre jeune invité!

Inclinant vers moi son front luisant, Mme Casanova ajoute:

– Tout ça ne doit pas te tracasser, mon chou! Tant que les choses restent ainsi, tu pourras t'amuser avec les enfants; vous pourrez faire des balades dans le village, ils te feront découvrir nos

montagnes sauvages. Et puis, vous irez vous baigner; la mer est délicieusement rafraîchissante! Mais ne te trempe pas dans le port: c'est pollué. Les belles plages se trouvent de l'autre côté de l'île; il faut prendre l'autocar; Maria te montrera. En attendant, elle va te ramener à ta chambre et voir si tu as besoin de quelque chose – n'est-ce pas mon cœur?

Maria se lève en grommelant:

– SA CHAMBRE? C'est ça, bien sûr! Et tu veux aussi être SA mère, j'imagine?

– Oh, de grâce, ma fille! Tu sais parfaitement pourquoi les choses sont ce qu'elles sont. Alors ne fais pas l'insolente, et reconduis gentiment Maxime à son lit. Il va finir par dormir debout, ce petit!

Un quart d'heure plus tard, je m'endors comme une souche, épuisé tant par le voyage que par la tragi-comédie qui se joue dans cette maison.

Le lendemain, j'ai la surprise de trouver Maria dans le jardin. On dirait qu'elle attendait mon réveil.

– Salut! Ma mère veut que je te montre la maison avant le petit déjeuner. Tu viens?

Sans se soucier de ma réponse, elle disparaît derrière l'angle du mur. Moyennement enthousiaste, je gravis à sa suite les marches bringuebalantes qui mènent à la salle à manger; sur le palier s'ouvre un couloir sombre dans lequel Maria s'engage en récitant au passage des portes closes:

– Voilà la chambre de Nanou; et ici, celle de ma mère; et là, c'est notre salle de bains.

Au fond du couloir, elle pousse une quatrième porte qui pivote sur ses gonds en gémissant.

– La chambre de mon frère, annonce-t-elle. C'est là que je dors pendant ton séjour.

La pièce est minuscule et son mobilier indigent: un petit lit de fer, à côté duquel on a placé un matelas à même le sol; une commode massive soutenant un bloc hi-fi rescapé de la préhistoire; une planche posée sur des briques, chargée de

livres et de magazines; une caisse débordant de jouets en vrac: robots transformables, modèles réduits de voitures, balles et ballons, rails de train, animaux en peluche pelés, le tout surmonté d'une poupée aux yeux crevés.

Je reste là sans trop savoir quoi dire, conscient que Maria guette ma réaction. Mes parents m'avaient prévenu: ces gens sont pauvres. Mais je ne pensais pas qu'il pouvait exister des chambres d'enfants aussi tristes...

– Pas la peine de chercher mes affaires, reprend Maria. Je n'ai rien à moi, ici. Tout est en bas, dans l'armoire fermée à clé. Parce que si tu veux tout savoir, TA piaule, c'est LA MIENNE!

– Ah... euh... désolé. Je ne savais pas que je squattais ta chambre...

– De toute façon, j'ai l'habitude: on la loue chaque été. Pendant les vacances scolaires, je suis obligée de dormir ici, avec mon frère. C'est comme ça depuis la mort de mon père, quand Ange était bébé. Ma mère ne travaille pas, alors on n'a pas tellement le choix... Mais bon, pas la peine de pleurnicher! Tiens, je veux te faire voir quelque chose.

Maria me montre le mur du fond de la chambre, contre lequel est fixé un grand panneau entièrement orné de boutons.

– C'est la seule chose que j'ai montée ici. Ça, j'y tiens trop pour le laisser en bas avec des incon-

nus!

Intrigué, je m'approche et je réalise que les boutons sont en fait des pièces de monnaie. Des pièces de toutes les tailles et de toutes les couleurs, alignées au cordeau sur le panneau de contreplaqué.

– Ma collection! souffle Maria, le regard brillant d'excitation contenue. Les anciennes monnaies de tous les pays d'Europe!

– Euh... génial! Comment tu as eu cette idée?

– C'est mon père qui avait commencé. À l'époque, les touristes laissaient souvent des pièces en souvenir. Plus tard j'ai continué. J'ai cherché, j'ai fait des échanges; c'est devenu mon porte-bonheur, un peu comme le citronnier...

Elle marque une pause, puis énonce gravement:

– Parce qu'une chose est sûre: quand je serai adulte, on ne me verra plus dans ce trou. Je serai riche et je vivrai dans une grande ville moderne, tu peux me croire!

Décontenancé, je fais mine d'admirer le trésor de Maria. Il y a là des liras italiennes, des pesetas espagnoles, des marks allemands, des couronnes danoises. Et, bien sûr, des francs français, suisses et belges. Je les connais presque toutes, ces monnaies. J'ai un copain qui les collectionnait aussi. Mais ça fait longtemps; et c'était un bouffon...

Finalement, je lâche:

– Eh ben... elle est super, ta collection. Mais bon... pour être franc, chez nous, les pièces d'avant l'euro ça n'intéresse plus grand monde. Sauf peut-être les vieux nostalgiques...

Les yeux de Maria se plissent jusqu'à n'être plus que des fentes au fond desquelles danse une flamme menaçante; ses lèvres se pincent si fort qu'un anneau de peau blanche se forme autour de sa bouche. J'ai soudain hâte de quitter cet endroit sinistre.

– Bon... je crois que je vais aller déjeuner. On pourra faire quelque chose ensemble cet après-midi, si tu as envie...

Maria ne desserre pas les lèvres. En quittant la pièce, j'ai l'impression de recevoir une volée de fléchettes empoisonnées dans le dos. Cette fille est vraiment spéciale; je me demande si elle n'est pas un peu dérangée. Il me faut un bon moment pour retrouver la sensation de respirer librement.

Plus tard, allongé dans une chaise longue, un gros roman calé sur mon ventre, je laisse mes yeux errer sur le paysage. J'aperçois cette tache dans le ciel, au ras de la cime du citronnier. Est-ce qu'elle n'aurait pas grossi? Je me lève pour mieux voir: la tache paraît vraiment plus grande; plus dense, aussi. Mais je peux me tromper: avec toutes les bizarreries qui m'assaillent depuis mon arrivée, je commence peut-être à avoir

des hallucinations...

Je passe cette première journée à lire et à me reposer. Pendant le déjeuner, Mme Casanova demande si ça me dirait de faire une balade avec les enfants; je réponds prudemment que je me sens encore un peu fatigué.

Maria m'évite durant tout l'après-midi. Deux ou trois fois, je la vois passer de loin, fuyante comme une ombre.

Ange est décidément plus sympa. Après sa sieste, il vient s'installer près de moi, à l'ombre du citronnier; il reste là pendant deux bonnes heures, à jouer avec une poignée de figurines en plastique. Je l'entends marmonner en maniant ses personnages; il paraît complètement habité par son histoire. De temps en temps, il me jette un regard oblique; on se sourit sans rien dire, comme deux vieux compères.

Il est futé, ce gosse! Il a l'air de comprendre que je suis un peu secoué par ce chambardement, que j'ai besoin d'être tranquille. Sa présence paisible et silencieuse me fait du bien.

Au milieu de la nuit, je suis arraché à mes rêves par un long vagissement qui semble provenir du fond de la gorge d'un bébé monstrueux. Peu après, un gémissement similaire lui fait écho, auquel se joignent bientôt trois, quatre, cinq, puis une multitude de feulements lugubres. Immobile

dans mon lit, j'écoute ce concert effrayant, les yeux fixés sur la porte, m'attendant chaque seconde à voir débouler une horde de nains fous sanguinaires.

Ça dure une demi-heure et puis, les uns après les autres, les hurlements s'éteignent. Dans le silence retrouvé, j'entends bientôt des claquements de sandales sur les marches de l'escalier, suivis du bruissement de pieds foulant les herbes sèches. Un cri strident retentit. Je me précipite dans le jardin; le cri provenait de l'autre côté de la maison. Au clair de la lune, je distingue les silhouettes de Maria et de sa mère, appuyées contre le portail. Je les rejoins, mais elles sont tellement absorbées par ce qui se passe dans la ruelle qu'elles ne remarquent pas ma présence.

Tout d'abord, je ne vois rien; mais je perçois des grattements frénétiques, le genre de son que produiraient mille ongles griffant une ardoise. Bientôt, dans la lumière blafarde, je distingue à mon tour ce qui a fait crier Mme Casanova: une cohorte de bêtes au corps effilé, agitant leurs courtes pattes dans une course effrénée vers les hauteurs du village.

Je bafouille:

– Dites, c'est... ce ne sont pas des... enfin...

Sans se retourner, Simona Casanova articule lentement:

– Des rats, mon chou; oui, ce sont des rats. Les rats du port, qui vivent dans les caves et se

nourrissent des poubelles des tavernes et des abats de poissons. Ils sont paniqués. Comme les chats, tout à l'heure.

– Ces hurlements, c'étaient des chats?

– Évidemment! intervient Maria. Toi, tu ne connais que les minous bien propres et distingués que vous avez chez vous! Tu ne sais pas que les chats dans la nature c'est sauvage, ça se bagarre et ça ne fait pas des gentils «miaou» en ronronnant sans cesse?

– Arrête, Maria! gronde Mme Casanova. Pas la peine de sortir tes griffes toi aussi. On est tous assez secoués!

Puis, se penchant vers moi:

– Donc, en effet Maxime, c'étaient des chats; tous les chats du village. On dit que leur instinct les avertit de l'approche d'un danger; un tremblement de terre, une inondation, que sais-je? Les rats, c'est pareil. Regarde-les détalier: on dirait qu'ils vont se mettre à l'abri dans la montagne. Je t'avoue que je n'ai jamais vu une chose pareille. Et pourtant, Dieu sait si on en a eu, des catastrophes!

En quittant ma chambre, ce matin, je suis encore abruti de sommeil. La lumière est bizarrement voilée; la journée est déjà bien entamée, et pourtant le ciel est gris comme en novembre. Je regarde du côté de la tache. Cette fois, pas de doute: elle a grossi, et elle s'est certainement rapprochée. Figée dans le ciel, à l'est, elle dissimule le soleil. Un quart d'heure plus tard, celui-ci surgit enfin; inondant le paysage de ses rayons éblouissants, il m'enveloppe d'une bouffée de chaleur étouffante.

Pendant le déjeuner (encore des aubergines, des courgettes, des tomates, avec une tonne d'ail et d'oignon), on se croirait dans un four. Le thermomètre indique trente-huit degrés à l'ombre. Après le repas, Mme Casanova suggère à sa fille de m'emmener à la plage, histoire de faire passer les émotions de la nuit. En réalité, ça ressemble plutôt à un ordre et, à entendre le consentement résigné de Maria, je comprends que ce projet a dû être âprement négocié.

Un vieux car pourri nous transporte de l'autre côté de l'île; il roule à tombeau ouvert sur les lacets qui surplombent la mer, fenêtres et portes béantes pour faire circuler l'air brûlant et dissiper – peine perdue! – les odeurs âcres de transpiration qu'exhalent les touristes entassés dans la travée centrale, que chaque virage ploie comme des joncs.

La plage orne en collerette une crique ronde dominée par une pinède d'un vert intense qui répond au bleu turquoise de la mer. Le chant obsédant des cigales se mêle au frou-frou des vaguelettes venant mourir dans les galets blancs.

– C'est joli, hein? s'extasie Ange.

– C'est magnifique! Je crois que je n'ai jamais rien vu de plus beau!

Maria me décoche un coup d'œil, puis rejoint à grandes enjambées l'eau transparente. Sans plus m'accorder d'attention, elle s'éloigne vers le large dans un crawl impeccable.

Resté seul avec Ange, je lui propose d'aller se baigner ensemble. Ravi, il barbote autour de moi en m'aspergeant. Je fais mine d'être fâché et je le soulève par la taille pour le lancer à l'eau. On joue un bon moment tous les deux, puis je fais la planche, les yeux fermés. L'eau est aussi tiède qu'un bain relaxant. Ensuite, on va s'installer à l'ombre d'un tamaris. Pour m'occuper, je trie des galets par familles de couleurs.

Maria regagne la grève à son tour. Empoignant sa serviette sans un mot, elle va s'allonger au soleil à une bonne douzaine de mètres de nous. Assis en tailleur devant moi, Ange me dévisage d'un air préoccupé. Je sens qu'il aimerait engager la conversation, mais je ne sais pas trop quoi lui dire.

Finalement, il se lance:

– Tu sais, ma sœur a son caractère; elle est têtue, mais quand on la connaît, elle est vraiment chouette. Tu devrais essayer d'aller lui parler gentiment. Je suis sûr qu'elle n'attend que ça!

Je regarde ce curieux bonhomme qui parle comme un vieux sage. Suspendu à mes lèvres, il me fixe avec une telle intensité que je finis par grommeler:

– Bon, OK! Pas besoin de faire cette tronche! Je vais aller lui parler, à ta sœur. Toi, tu restes ici.

En me levant, je glisse par-dessus mon épaule:

– Et si je me fais mal recevoir, gare à toi!

Maria est étendue à plat ventre, sa lourde chevelure jetée en éventail sur son dos bronzé. Je m'approche lentement et m'accroupis auprès d'elle. Elle ne m'a pas entendu venir ou alors elle fait exprès d'ignorer ma présence. Je la contemple en silence. Son teint caramel me donne l'impression de ressembler à un albinos; au bout de ses jambes effilées, ses doigts de pied creusent des petits arcs de cercle dans le sable; ses omoplates

saillent sous la peau satinée et de part et d'autre du rail ondoyant de ses vertèbres palpitent une foule de petits muscles déliés.

Je pose maladroitement la main sur son épaule. Comme mue par un ressort, elle se dresse sur ses coudes et me vrille de ses yeux étincelants. Je ressens une sorte de décharge électrique au niveau du plexus, tandis que les mots restent prisonniers au fond de ma gorge.

Après un face-à-face muet, elle prend les devants:

– Qu'est-ce que tu veux encore? Il n'y a pas assez de place pour tout le monde, sur cette plage?

Elle en fait trop, là! Elle me cherche si franchement que je retrouve la faculté de parler. J'aspire une grande goulée d'air torride et je lui balance mon fardeau:

– Dis, tu as l'intention de me chambrer comme ça jusqu'à la fin de mes vacances? Ça t'amuse, de jouer les pestes? C'est à cause de ta collection de pièces? Dans ce cas, je regrette si je t'ai vexée. Excuse-moi! Mais je n'ai jamais dit que c'était nul; c'est juste qu'on ne suit pas forcément les mêmes modes, voilà tout. Et si c'est pour ta chambre, eh bien là, sincèrement, je suis désolé. Ça me gêne d'occuper ton lit. Je veux bien aller dormir avec Ange à ta place. Qu'est-ce que tu en dis?

Maria m'observe en silence. Sa bouche s'étire lentement en un demi-sourire ironique.

– Mòssieur Maxime joue les grands seigneurs? Mòssieur Maxime est poli et bien élevé? Mais mòssieur Maxime ne se rend peut-être pas compte qu'il a le pur style du crâneur prétentieux; que quand il pose ses yeux sur nous, les ploucs des îles du Sud, on dirait qu'il filme une peuplade exotique pour un documentaire dégoulinant de bons sentiments.

Son sourire s'est effacé lorsqu'elle reprend, presque à tue-tête:

– Tes bons sentiments, tu peux te les mettre où je pense! Je peux carrément T'ENTENDRE RÉFLÉCHIR, mon vieux: «Ouh là là! Cette famille, QUELLE MISÈRE! Cette maison, quel GOURBI, et cette chambre, COMME C'EST GLAUQUE! Et leur vieille folle en noir, là; et la mère, avec SES BIGOUDIS! Et la nana, cette pauvre fille, cette PERDUE, comme je la plains!» Tu fais le gentil, Maxime, mais tu te la pètes un maximum! Et tu ne t'imagines pas une seconde que ça se voit comme ton petit nez rose au milieu de ta figure ronde! Dis-moi franchement: ils sont tous aussi snobs et pourris dans ta famille?

Ouah, la baffé! Au moins, on peut dire que Maria a brisé la glace... Je devrais être KO mais, bizarrement, je me sens soulagé. Je lui réponds d'un ton aussi dégagé que possible:

– Pour être franc, je crois que si tu voyais mon grand frère, tu me trouverais vachement sympa!

Elle m'étudie avec une drôle de moue puis,

tout à coup, émet un rire perlé. La pression de l'enclume sur mon abdomen se relâche un peu. Plus confiant, je poursuis :

– Sérieusement, je crois que tu te fais une fausse idée de moi et de ma vie. Prends mon frère : je m'entendais bien avec lui, quand j'étais petit. On faisait des tas de conneries tous les deux, quand mes parents avaient le dos tourné ; on faisait... je ne sais pas, moi... par exemple, on faisait pipi ensemble pour former une croix sur la cuvette ; on appelait ça « faire le toit »...

– Arrête, Maxime, c'est trop marrant ! Tu vas me faire mourir de rire !

– Oh bon... ce que je veux dire, c'est qu'on s'aimait bien. Bien sûr, on se bagarrait parfois, mais c'était pour rire. Et la nuit, mon frère me prenait sous son duvet et on jouait à être des enfants abandonnés dans un monde sauvage... ce genre de trucs. Eh bien, tout ça c'est fini : si tu le voyais aujourd'hui... il a complètement changé ! Lui, on peut dire qu'il est devenu le roi des crâneurs pourris. Mais pour mes parents, il est carrément la huitième merveille du monde.

– On dirait qu'ils ont bon goût... Ils ressemblent à quoi, tes parents ?

– Franchement, j'ai du mal à les décrire. Je pourrais dire que ce sont des livres de principes vivants, plutôt que des vrais parents. Chez nous, la première règle, c'est le culte de l'effort. Il faut mériter ce qu'on a. Tu vois le genre ?

– Pourtant vous avez déjà tout, non? Une belle maison, une grosse voiture, des habits chic, une grande TV ultraplate...

– Attends! On a tout ça, c'est vrai. Mais prends les habits: c'est toujours des trucs vieillots et bien repassés, style école du dimanche. Et la TV, c'est SEULEMENT pour voir des DVD choisis par mes parents; des trucs INTELLIGENTS, tu piges? On n'a ni câble ni antenne; on ne peut pas voir les programmes!

– Quelle ânerie! Tu dois être complètement largué par rapport à tes copains!

– Sauf ceux qui sont comme moi. Et il y en a quelques-uns, je te jure!

– Bon. Tu as sûrement un super ordinateur, non? Moi, je suis obligée d'aller au café Internet du village. Heureusement que le patron fait des rabais pour les jeunes du village pendant les heures creuses. Sauf en saison touristique, évidemment!

– Oui, j'ai un PC. Mais pour y avoir droit, j'ai dû être deux années de suite parmi les cinq premiers de ma classe. C'était la condition. J'ai dû bosser comme un dingue, parce que je ne suis pas si doué, en fait. Je te promets que ça a été dur.

– DUR? Mon œil! Tu n'as aucune idée de ce qui est dur! Nous, on n'a pas grand-chose et on ne peut pas espérer se payer un ordinateur. Est-ce que ça veut dire qu'on fait moins d'efforts

que vous, selon toi? Ça signifie qu'on a ce qu'on mérite, c'est ça? Tu crois peut-être qu'on se tourne les pouces et qu'on a la belle vie?

– Non, bien sûr que non! Mais quand même: tu habites au bord de la mer, au soleil. C'est plutôt chouette! Si tu voyais le climat qu'on a dans le Nord...

Maria secoue la tête d'un air excédé, comme si elle avait affaire à un gamin particulièrement buté. Elle gonfle les joues en haussant les sourcils, puis reprend:

– T'es imbécile ou tu le fais exprès? Est-ce que tu peux essayer de t'imaginer une seconde à quoi ça ressemble ici, en hiver, en automne ou au début du printemps? La mer est noire et glacée; il fait tout le temps humide; l'air froid et salé pénètre partout, dans les chambres, dans les habits, sous ta peau; le ciel est sombre, et nous on est là, loin de tout, et il n'y a rien à faire, strictement rien, même pas un cinéma et seulement deux misérables cafés ouverts en dehors de la période touristique. Un vrai paradis, je te jure! Alors, tes histoires d'habits bien repassés et de terribles efforts pour avoir un ordinateur, elles me font carrément vomir! Tu sais ce que c'est? Des caprices de riches! Des chichis minables pour les prétentieux dans ton genre!

– OH, ÇA VA! Pas la peine de t'emporter! Tu as raison, d'accord; je n'ai pas réfléchi, j'ai parlé trop vite... Mais après tout, je ne l'ai pas

CHOISIE, ma vie! Alors, c'est un peu facile de me la faire payer! Et puis, je vais quand même te dire une chose: malgré ce que tu crois, ce n'est pas marquant d'avoir des parents qui font TOUT selon des principes. Parfois, j'aimerais qu'ils puissent être un minimum plus... je ne sais pas... naturels, disons. Plus simples, plus cool, plus sympas, quoi! Un peu dans le style de ta mère, si tu veux.

– Ah, tu vois? Toi aussi, tu es capable de t'enflammer, au moins un petit peu. Moi qui pensais que tu restais toujours très zen et comme il faut!

– Je SUIS très comme il faut! Je ne braille pas comme toi devant les gens de la plage! Tiens, à propos: voilà ton petit frère qui rapplique pour voir si on va s'entretuer ou si on est sur le point de signer un accord de paix.

– Je veux bien essayer la paix. Mais attention: ça sera un accord provisoire; il ne faut jamais aller trop vite en affaires!... Bref, alors comme ça, tu trouves ma mère cool? Tu as raison: elle est bien. Elle fait tout pour qu'on soit heureux; elle aime rigoler, elle aime la vie; elle n'est pas du genre à se lamenter. Et pourtant, elle aurait de quoi!

– Ça n’a pas l’air toujours facile, entre elle et ta grand-mère...

– Ne te fie pas aux apparences: elles s’aiment bien, mais la vieille porte toujours le deuil de mon père, son fils unique. Elle n’arrive pas à tourner la page et a du mal à accepter que ma mère ait retrouvé un peu de joie de vivre, après toutes ces années. Elle voudrait que sa belle-fille s’habille en noir, comme elle, et passe ses journées à ânonner son chapelet...

Ange intervient gravement:

– C’est mal, de critiquer Nanou. Elle a le droit de penser à papa, quand même! Et puis elle va bientôt mourir, alors laisse-la tranquille!

Maria se redresse et plaque une bise sonore sur le front du gamin. Sur quoi on retourne se baigner, tous les trois cette fois-ci. Entre les rires et les éclaboussures, je me sens en vacances pour la première fois.

L’après-midi touche à sa fin quand le car s’arrête en grinçant devant notre troupe de vacanciers en sueur. Le chauffeur nous hèle à grand renfort de gesticulations:

– Vous avez bien profité du soleil? Alors dépêchez-vous d’embarquer! L’orage approche; ça va péter fort, là-haut! Allez, montez à bord, que je vous ramène sous vos toits!

Je lève les yeux sur le ciel bleu azur: pas un seul nuage en vue.

– Ne t’y fie pas! avertit Maria. Ici, les orages d’été peuvent débouler en quelques minutes!

Le car reprend sa course folle pour rejoindre l’autre versant de l’île. À mi-parcours, le soleil disparaît; la lumière s’atténue comme si on passait d’un coup du jour au crépuscule. Le ciel est coupé en deux: à l’ouest, un bleu profond; à l’est, une épaisse couverture noire, prête à fondre sur nos têtes.

Lorsque le car s’arrête enfin au milieu du port, l’atmosphère est lourde et oppressante. Maria traverse l’esplanade au pas de course. Je lui file le train, empoignant au passage les petits doigts que me tend son frère.

– Reste près de moi, Ange, ne t’inquiète pas: je ne te lâcherai pas!

– Je ne m’inquiète pas du tout! Je préfère te tenir par la main, parce que tu ne connais pas bien le chemin!

L’orage éclate quand on atteint les tavernes qui longent l’esplanade; un gigantesque éclair déchire le ciel, immédiatement suivi d’un coup de tonnerre pareil à une déflagration atomique. L’instant d’après, des trombes d’eau se déversent sur le village. En deux minutes, les ruelles pentues se transforment en ruisseaux tumultueux charriant des monceaux de déchets, sacs en papier, canettes en alu, bouteilles en plastique et cartons déchiquetés.

L'eau monte au-dessus de mes genoux; avec tous ces objets qui nous heurtent, l'ascension est ardue; on est obligés de progresser pas à pas, comme dans une couche épaisse de neige poudreuse. Je presse Ange contre moi, en m'efforçant de le soulever pour lui éviter de recevoir un projectile dans la figure. À ce rythme, il nous faut près d'une demi-heure pour rejoindre la maison.

Mme Casanova nous attend devant le portail, emmitouflée dans une salopette de marin. Elle nous conduit à l'étage, nous distribue des serviettes et nous envoie à la douche, l'un après l'autre.

J'y vois à peine dans leur petite salle de bains. L'orage a fait sauter les plombs et la maison est plongée dans le noir. Dehors, il fait à peine moins sombre qu'en pleine nuit. Je nettoie tant bien que mal les paquets de boue grasse qui maculent mes cuisses et mon ventre. Quand je ressors, entortillé dans ma serviette, Mme Casanova me tend un short et une chemise blanche.

– C'était à mon mari. C'est sûrement trop large pour toi, mais on s'en fiche! Tiens: j'ai un reste de salade de tomates, du pain et du fromage de brebis. Mange un peu; ensuite je t'accompagnerai avec le parapluie jusqu'à ta chambre. Tout le monde ira se coucher tôt!

Une voix aigre s'élève du fond de la pièce:

– LE CHÂTIMENT, mon petit! Tu te souviens? Je l'avais bien dit, tu vois!

Dans l'ombre, je devine la silhouette de Nanou, assise droite comme un «i» dans son vieux fauteuil.

Ce soir-là, impossible de fermer l'œil. Chaque coup de tonnerre me fait sursauter dans mon lit; ce ne sont pas les longs roulements de tambour qu'on connaît chez nous, mais des bombes qui explosent juste au-dessus de la maison et dont la détonation furieuse fait vibrer les parois. Les éclairs se succèdent comme des feux d'artifice, illuminant les murs de ma chambre d'une lueur blafarde.

Vers une heure du matin, j'entends un bruissement provenant du sol. Je me lève d'un bond. L'eau a franchi l'interstice entre le seuil et la porte; une large flaque est en train d'inonder la pièce. Je cours me réfugier au premier étage, où je passe le reste de la nuit recroquevillé sur la berge de la vieille, bras croisés contre ma poitrine par-dessus la chemise rêche du pêcheur disparu.

Sur une dernière vision de marin emporté par la tempête, englouti sous les eaux d'encre glacées, je m'écroule, vaincu par la fatigue.